

Galerie Noir & Blanc #38

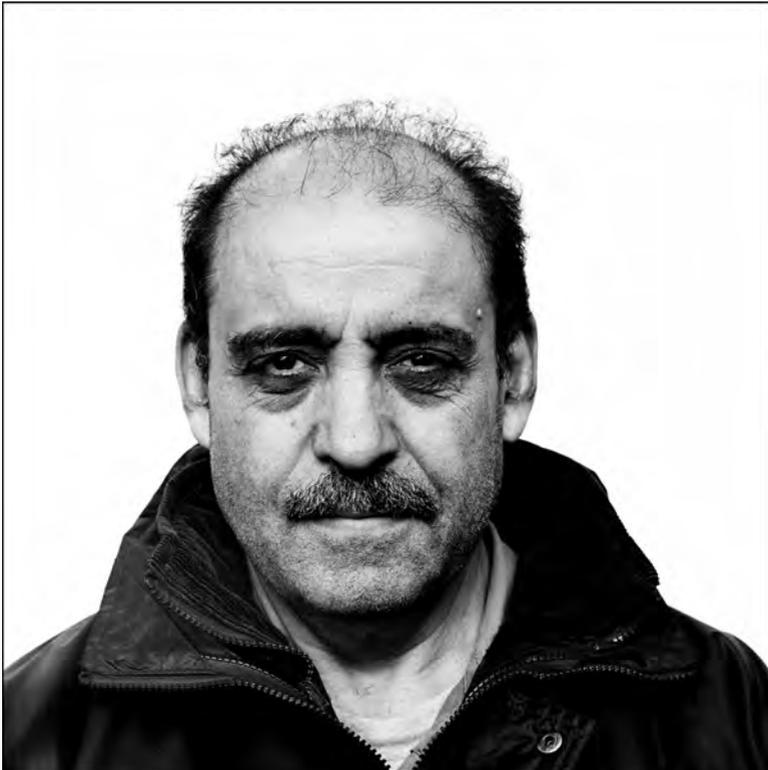
15 rue Brossard, 42 000 Saint Etienne

www.collectifnoiretblanc.fr

Terramala

Les derniers mineurs de Sardaigne

Emanuela Meloni



Terramala

J'ai commencé ce projet presque sans avoir la conscience que j'allais en venir à parler de ma Terre, la Sardaigne. Tout cela était inscrit en moi depuis longtemps, de façon sous-jacente. Avant de débiter « TERRA MALA », la connaissance que j'avais de mon sujet résultait d'un héritage à la fois générationnel et éducatif. Mon père, enseignant qui a travaillé dans la province du Sulcis-Iglesiente, m'avait toujours conduite, étant enfant et adolescente, sur les différents sites miniers dont les ruines font désormais partie du paysage naturel sarde. J'imagine que c'est lors des déambulations familiales dans et aux alentours de ces lieux qu'a surgi en moi un désir et une fascination pour l'archéologie industrielle et pour ses paysages.

Les traces du passé minier sont aujourd'hui entourées de genévriers, de buissons d'immortelles, de myrtes et battues par le Mistral, ce vent qui souffle fort et rafraîchit, même lors des mois les plus chauds, cette grande île jaune qui est ma région.

Puis un jour, presque par hasard, j'ai fini dans le noir. Dans les souterrains d'une mine encore en vie : la dernière mine de charbon d'Italie. Elle se trouvait dans ma région et je n'en avais jamais rien su.

Cinq cents employés et ouvriers ; beaucoup d'entre eux sur le seuil de la retraite, d'autres, moins nombreux, embauchés depuis peu.

Une mine qui doit fermer depuis une

vingtaine d'années mais qui reste ouverte, dernier enfant et témoin encore vivant d'une histoire minière régionale.

Aller à la rencontre de cet univers noir et les habitants qui l'allument c'est un peu comme tomber dans la grotte du lapin blanc pour Alice. L'air raréfié, les machines qui grincent, la chaleur, le vent, le silence soudain, les quelques grillons qui chantent, le noir absolu et l'humidité des zones exploitées puis abandonnées. L'odeur de réglisse du bois mouillé lorsqu'on est à moins quatre cents mètres sous terre. Les voûtes de bois, puis celles de ciment, de fer.

La lumière existe grâce à quelques lampes artificielles, aux phares des pick-up et aux torches sur les casques. Les boyaux s'ouvrent et se ferment, les grandes galeries sont séparées par de gigantesques portes coupe-feu.

Sur le plafond, des bassines remplies de tonnes d'eau restent suspendues, « au cas où il y a une explosion » me dit un mineur avec un ton monocorde.

Certaines zones s'effondrent, disparaissent, sont avalées, d'autres restent mais sont délaissées.

Comme dans un monde post-apocalyptique, on aperçoit des carcasses de machines géantes entassées sur les bas-côtés, des poutres croulantes, pliées sous le poids de la montagne qui nous domine. Montagne qui reprend doucement l'espace que l'homme lui a volé. De temps en temps un claquement soudain, ils me disent que c'est la terre au-dessus qui se tasse.

La tenue est lourde et la marche

fatigante. La vue est embrumée, complètement imprévisible.

Combien de temps je passe au-dessous ? Et eux, ils travaillent combien de temps dans cet endroit ?

Trente ans, me chuchote quelqu'un, peut-être la seule femme qui travaille sous terre ici, Patrizia.

Trente ans, je me mets à penser ... Combien d'heures font trente ans dans une vie de travail ? Je calcule vite, mais je n'y arrive pas ... Je me dis, approximativement, que ça doit faire beaucoup. Et puis l'odeur de l'essence se fait plus intense et les galeries se font de plus en plus énormes, le bruit est assourdissant. Loin, un petit point blanc lentement s'élargit.

Les yeux sont fermés, l'air devient plus sec et frais.

Et lumière est là. Le pick-up nous a ramené à la surface.

Les traces du noir me suivent, elles marquent ma peau et s'insinuent dans mes narines.

La mine désormais m'habite. Et avec elle, les mineurs.

Quand on connaît un nouveau monde, comment peut-on le ramener avec nous ? Comment peut-on raconter ce que l'on a vécu et ressenti ? Peut-on réellement en parler ?

Pendant quatre ans je me suis demandée comment j'aurais pu créer un lien entre le monde du dessous et le nôtre, entre le « je » et le monde auquel

j'avais eu accès.

Je suis partie avec très peu d'images - qui sont ensuite devenues des milliers - à la recherche de ce monde, de ces émotions. La photographie aurait-elle été capable de me les rendre, ces émotions ?

Je me suis rendue compte, au fur et à mesure du temps, que la représentation n'est pas vraiment possible, parce qu'elle ne suffit jamais. On a l'impression qu'on n'arrive jamais à tout saisir, il y a toujours quelque chose qui est prêt à nous échapper.

Et puis dans quelques unes de ces photographies, peut-être les plus silencieuses, la mine m'est apparue et encore aujourd'hui elle m'apparaît. En elles je la reconnais, je la retrouve.

Que s'est-il passé ? Ai-je bien fait mon « travail » ? Est-ce de mon propre fait ou de celui de l'appareil ? Ou c'est le monde lui-même qui s'est inscrit sur la surface sensible de ma pellicule ?

Sur cela, je n'aurai jamais de réponses. Pourtant ce n'est peut-être pas très important.

La Carbosulcis est la dernière mine de charbon active d'Italie. Quarante kilomètres de galeries s'étalent sur le territoire à environ 500 mètres sous le niveau de la mer. Aujourd'hui il ne reste que très peu de mineurs à travailler pour l'entreprise. La mine est désormais rentrée dans un plan de démission qui portera à sa fermeture définitive en 2018.

Emanuela Meloni

Née à Cagliari, en Sardaigne. Après deux années d'études en Sciences Politiques à l'université de Rome 3, elle a obtenu un diplôme en Philosophie à l'université de Trient. Abordant la Photographie en 2009 en participant à divers workshops en Italie, elle est admise à l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2012, dont elle est maintenant diplômée.

